

étendues vides d'habitation. Elles sont partagées en champs clos par des barrières d'alpage que le Chemin franchis par des tourniqués qui retiennent le bétail.

En un point, le chemin court en bordure de forêt avec des champs ouverts à droite et des arbres à gauche. Un homme est assis. Il porte des shorts bleus et un T-shirt rouge. Adossé à un petit arbre, l'homme déguste des sardines à la tomate sorties de la boîte et étalées sur du pain. A sa vue, des enfants de deux familles au moins que nous sommes en train de dépasser hurlent tous en cœur 'Maurice, Maurice!!!'. Assis au bord du chemin avec ses sardines sur son pain, Maurice leur répond d'une voix tonitruante qui en un instant fait raisonner tout l'Aubrac des accents de la Nouvelle France. Les rires et les ovations des



enfants qui hurlent redoublent de force et leurs éclats fusent. De joie, les enfants rajoutent encore du 'Maurice-Maurice', qu'ils crient encore plus fort. A l'instant d'un répit je lâche en passant devant le Maurice assis un 'Alors, on vient de la Belle Province'? d'un ton assuré mais interrogatif, avec un sourire que j'essaye de faire complice. 'D'où au Québec?', rajoutais-je? 'De Gaspésie' fait Maurice. Et moi d'enchaîner par pédantisme ou par courtoisie, c'est selon, 'de la Baie des Chaleurs peut être?'. 'Tu l'as dit' fit Maurice qui enchaîne à son tour avec une question: 'Alors, on est avec le fils ou le petits fils?' Allons, Maurice, tu



n'exagèrerais pas un peu tout de même? Tu ne crois pas que tu déconnes sur ce coup là? Mais Maurice sait beaucoup, il a mon âge.

Les arbres de cette forêt traversée sont majestueux, comme les gardiens d'un monde vers lequel nous avançons et finissons par pénétrer totalement. L'ombre y est agréable et le chemin qui fait des virages à gauche et à droite berce ma tête où idées et sensations mijotent à point dans la chaleur du corps en marche. Grace au Topo

Guide je sais que l'étape du jour est longue mais facile. Mais tracée en terre désolée, cette étape ne traverse aucun village. Et nous n'avons pas de sardines, nous. Il faudra attendre ce que le Topo Guide annonce comme la 'Ferme du 'Sauvage, un repère de charme pour pèlerin affamé.

En sortant de la forêt, le chemin débouche sur des étendues immenses qui vont sans fin au-delà de là de ce que les yeux peuvent voir. Dans ce paysage qui sent la

montagne mais qui s'étale à plat, les signes de l'homme se sont faits rares, comme s'ils étaient partis ailleurs. Il ne reste plus que nous et ces lieux et les autres pèlerins qui comme nous sont là et marchent. La magie de l'Aubrac se mêle aux senteurs Afghanes remontées des routes d'hier qui avaient été parcourues à

l'orée de la vie adulte. Le corps est tout à fait chaud, cuit à point par la marche rapide. Une vaste étendue verte s'ouvre devant les yeux et là à droite, voici La Ferme du Sauvage qui est devant nous.

La halte est magique. C'est une ferme d'alpage transformée en relais pour voyageurs à pieds. La décoration est discrète mais raffinée. Il y a de l'espace à l'intérieur et à l'extérieur. Nous nous installons dehors. Les chaussures défaites, nous allongeons les jambes sur d'autres



chaises. Un plateau géant de fromages et charcuteries en tous genres fait merveilleusement l'affaire. Le pain craque. On se restore avec joie. Et voici qu'arrive notre Maurice. Il est là, et maintenant c'est nous qui crions. Alors la mélodie de sa voix basse tintée des accents du Québec qui errent entre Natashquan et Ste Anne de Beupré, résonnent à nouveau pour tous ceux qui sont là. Maurice est entré dans notre voyage. 'Jusqu'où vas-tu Maurice?' 'Jusqu'au bout, si Dieu le veut', roule-t-il bien fort en réponse avec sa voix de trappeur. Assieds-toi donc Maurice, faisais-je en tirant une chaise.

La halte se termine pour nous. Maurice reste au Sauvage pour la nuit. Il finit sa journée de marche un peu tôt, mais dans un site aussi superbe. Nous continuons vers la Bastide de Nasbinals qui sera notre gîte ce soir. Les chaussures sont remises, les sacs sont repris sur le dos, et le Chemin nous reprend.

La nuit passée, les pieds pansés, le Chemin est à nouveau là au matin suivant. Mais le temps rieur d'hier à changé à nouveau, bouleversé par les déferlements d'un autre orage nocturne. Au matin, il reste un ciel bas et tourmenté, mu par les vents de l'Aubrac qui vont et poussent tout, mais à l'envers de nous. Des rafales encore chargées de restes de bruine frappent le visage, et vont ailleurs faire d'autres victimes. Le Chemin reprend et la marche retrouve le rythme vif du Parisien pressé qu'Elliot et moi avons choisi depuis le début. On dépasse des pèlerins qu'on retrouvera plus tard. Le paysage est ce matin celui de l'Aubrac en vrai. Le Chemin va en faisant de lents méandres entre les barrières d'alpages et un ciel

en furie qui rase le sol en nous visant. Puis la bruine se fait pluie. Nous sortions les ponchos-tempête qui couvrent tout et le sac aussi, et qui faseyent au vent comme un voilier à la cape. Le sol monte sur

des buttes infinissables et le ciel qui descend nous tombe dessus. Elliott a le pied ferme et agile. Il montre qu'il n'est pas trop jeune pour la marche ou les météos extrêmes de l'Aubrac et du Chemin long. Et pour moi, ce n'est pas encore le contraire. Le rythme de la marche se maintient malgré les coups du vent sur les ponchos et la figure. Si nous marchons vite, ce n'est plus par nécessité comme au 1^{er} jour, mais par habitude déjà.

Imperceptiblement d'abord puis avec une persistance incessante ensuite, des mots montent du sol comme des effluves qu'envoie cette terre mouillée. Ces mots sont des fragments d'image qui se trouvent ainsi étiquetés de consonances parlées et qui s'élèvent en dansant vers un ciel qui passe en courant. Ainsi, mots et images mêlées résonnent d'analogies émotionnelles en se fondant à d'autres images venues d'hier ou d'ailleurs. Il en résulte une fusion du cœur qui s'allume et se consume en marchant. Et devant ce ciel trop grand et trop furieux, l'horizon se perd. Les mots vus par les yeux qui baignent dans la chaleur du corps ronronnent et dansent en rond en flottant sur le Chemin qui défile. Et ensemble, les mots et les images lient et tissent une trame fine de texture magique qui enserre et retient un magma d'émotions d'ordinaire sont si fugaces et si volatiles. De tout ça, il naît en moi un désordre en fusion qui bientôt commande tout. Ceux-là qui marchent aujourd'hui sur le Chemin, un peu devant, un peu derrière – nous sommes une caravane – sont déjà ensemble, mais sans le savoir encore tout à fait. Ils sont liés par les émotions qui montent de ces milles arpents de terre et de pierres traversés à pied. Nous voilà en route comme d'autres

depuis mille ans, partis dans l'errance, à pied et à contresens du temps, à travers l'immense et déserte solitude de l'Aubrac.

Le Chemin a été commencé à notre commande. C'était à la descente du train au Puy. Maintenant, mais sans le dire tout à fait, c'est le Chemin qui commande. Les images de l'Aubrac sont rêches et drues comme les pierres. Voici alors que nous ne sommes plus les auteurs de notre voyage. Ce sont le Chemin et l'Aubrac réunis qui ont fait de nous les acteurs de leur comédie à ciel ouvert où il nous est donné de nous ébattre et de marcher à la folie.

Dans la chaleur du corps qui marche, des souvenirs renaissent d'autres routes qui sont aussi ressortis d'hier. Hier à Kaboul, Marie longeait la cursive qui ceinturait à chaque étage la cour intérieure sur la quelle donnent les chambre de cet 'Hôtel des Voyageurs', un caravansérail au parfum de bazar. Dans les hôtels là bas, comme aujourd'hui sur le Chemin, l'activité à l'étape est de laver et faire sécher le linge. Kaboul était le premier voyage qui livrait de la liberté à consommer. Mais la liberté venait avec une date de péremption pour cause de

vacances scolaires. Marie elle avait quitté la France depuis plus de trois ans. Le monde traversé – elle revenait d'Asie – brillait et virevoltait dans des yeux qu'elle avait bleu-de-mer. Et devant elle, notre périple en 4-L devenait ce qu'il était vraiment, une excursion, une virée d'étudiants, un début et rien de plus. A Kaboul, Marie déambulait de la chambre au lavoir de l'hôtel drapée d'un peignoir dont le nœud sur le devant s'appuyait sur ses seins. J'étais tétanisé et fasciné à la fois de voir et sentir que la vue du monde apportait à la personne une rayonnance qui envoûte. Marie était le monde et s'en drapait avec une tranquille élégance. Ce soir à Kaboul, nous dinions tous ensemble à la lueur des lampes à acétylène à l'entrée du bazar, et ce soir encore, mais ce soir à Conques, nous dinons ensemble aussi. Deux sœurs Italiennes se sont retrouvées à midi de la vie pour marcher ensemble. Elles sont là avec ces deux autres qui parlaient du Kilimandjaro. Le monde que Marie a ouvert devant moi à Kaboul tourne et dance encore quand je n'oublie pas de regarder. Hier aux Marquises, les rimes de Jacques Brel 'tournent toujours pareille' 'comme une fille qui danse à midi.' Sur les chemins de l'Aubrac, puis ensuite bercé par la douceur

